

Thomas d'Aquin, ainsi qu'Aristote, sont à l'honneur dans le programme de l'agrégation de philosophie de 2010. Un des bénéficiaires collatéraux, c'est la parution de nombreux ouvrages de présentation de leur pensée. Pour cette première édition de nos "Notes de lecture et sautes d'humeurs", nous en avons retenu quelques-uns.

« **La philosophie de Thomas d'Aquin – Repères** », (Imbach, Oliva - Vrin 2009, 180 pp.)

Un guide de voyage

« *Le livre que le lecteur tient en main peut être comparé à un guide de voyage* » (quatrième de couverture). Or, dans le commerce, nous rencontrons trois sortes de guides :

1° Ceux destinés aux routards : Où bien manger, bien branguer, bien coucher, pour pas cher ; avec en prime, quelques excursions et monuments qui « fassent guide », le tout piqué de propos irréligieux pour afficher sa libre pensée. Inutile d'en dire plus.

2° Les guides savants, verts, bleus ou de quelque couleur que vous vouliez. Vous saurez tout sur la troisième pierre du second pilier de la chapelle actuellement fermée aux visites, avec force détails techniques. Très érudits, ces ouvrages demandent au lecteur d'en savoir au moins autant que l'auteur. Mais de ce fait, un tel fascicule se vide de sa raison d'être : faire découvrir.

3° Le tout-venant, rédigé anonymement à la hâte ; à vendre aux touristes de passage pour compléter les bénéfices d'une visite ou d'un circuit. De belles photos, peu de texte, un beau papier ; mais hélas l'anecdote l'emporte sur l'important et plus grave, les erreurs sont nombreuses et lourdes.

Notre guide évitera-t-il ces écueils ? Répondons oui, sans hésiter, pour le premier genre.

Le dos de couverture continue de préciser : « *Le plan de cette initiation à la pensée philosophique de Thomas d'Aquin est simple* ». L'œuvre se divise en effet, en trois parties : une brève biographie du docteur ; un aperçu synthétique des idées et arguments philosophiques de son œuvre ; une présentation de treize titres majeurs. La préface signale toutefois que les seconde et troisième parties sont la reprise d'un article antérieur. Les auteurs nous livrent deux informations essentielles sur leur intention : - offrir une initiation, et - à la philosophie.

Une initiation ...

Sous l'aile du grand ancêtre Gilson, Imbach et Oliva revendiquent « *l'humble tâche de l'historien de la philosophie* », tout en reconnaissant immédiatement la contradiction de la démarche, car pour Thomas, complètent-ils, l'étude de la philosophie ne consiste pas à scruter les écrits des philosophes, mais à rechercher la vérité des choses. Il vaut donc la peine de s'arrêter un

instant. Peut-on professer l'histoire de la musique, ou des monuments, ou des batailles sans être quelque peu musicien, architecte ou stratège ? Évidemment non. C'est pourquoi l'histoire de la philosophie n'est initiatrice qu'à la philosophie partagée par l'auteur. L'historien kantien introduira à la philosophie subjective et l'historien marxiste, à une philosophie révolutionnaire. C'est que finalement, seule la philosophie peut initier à la philosophie, et voilà bien toute l'immense difficulté de l'entreprise. Certes, l'histoire offre des faits, des dates, des noms, des pièces, des enchaînements ; mais il ne lui appartient plus de donner les raisons, encore moins de porter un jugement de valeur. S'il se le permet, l'historien change de casquette : il n'est plus chroniqueur mais philosophe jugeant de l'histoire. Gilson commença comme annaliste, mais eut très vite conscience de faire œuvre de sage, voire de théologien dogmatique novateur.

Initier à la philosophie de Thomas d'Aquin, consiste donc à guider les premiers pas du débutant dans la recherche de la vérité des choses. L'aspect historique n'est certes pas à négliger, mais demeure accessoire et dialectique.

Guider les premiers pas. Thomas parlerait plus volontiers de "manuductio", de prendre par la main. Car avant – bien avant – d'être un corps constitué de savoirs répertoriés, la philosophie est une vie, une croissance spirituelle, une histoire d'homme. Ce serait parvenir à « *penser par soi-même* » selon nos auteurs. Mais vit-on jamais par soi-même, sans dette ni héritage ? Pour être adulte, il faut avoir reçu en patrimoine une famille, une éducation, une maturation, et vouloir la transmettre à son tour, avec les intérêts (la petite touche de "par soi-même").

Pour Aristote, « *l'étude de la vérité est à la fois facile et difficile. Nul ne peut l'atteindre toute, ni personne ne la manquer totalement. Ce que chacun dit "par soi-même", n'y ajoute rien, mais, à tous ensemble, naît une œuvre d'importance. Le succès d'un enseignement dépend des mœurs intellectuelles. C'est pourquoi le disciple doit avoir été instruit des modes d'argumentation en chaque science, [avant d'aborder chacune d'elles] tant il est absurde de chercher en même temps, et la science et son mode de procéder, qui sont tous deux difficiles* ». C'est à la maîtrise des méthodes adéquates, que se reconnaît, selon Aristote, l'homme cultivé. Telle devra donc être la première tâche d'une initiation à la recherche de la vérité : intimer les méthodes, avant les doctrines, et même, la méthode des méthodes – la logique – avant les autres. Notre guide devra être méthodologique.

... à la philosophie

La philosophie s'enseigne en simulant pour le disciple, la marche naturelle de son intelligence, afin qu'il ait l'impression (qui ne sera pas une illusion) de comprendre "comme par lui-même" : le professeur doit partir des principes communs, à la fois certains en eux-mêmes et connus de l'élève, pour parvenir aux conclusions plus circonstanciées, que ce dernier ignorait. L'enseignant peut conduire à la formulation des principes avec des

exemples concrets, et parmi ces signes, ajoute Thomas d'Aquin, les paroles ou les écrits du maître sont plus aptes à faire savoir que les réalités sensibles elles-mêmes. L'autre instrument au service du professeur est la manifestation de l'ordre des prémisses à la conclusion dans le développement d'un raisonnement. C'est proprement cette exposition du mode de procédé, qui engendre la science chez l'élève.

Mais si, au contraire, l'on propose des conclusions, même vraies, sans les inclure dans les principes, ou si le rattachement des unes aux autres est obscur, on n'initiera pas à la philosophie, mais tout au plus offrira-t-on des informations ; et si on les rattache mal ou à de mauvais principes, on engendre l'erreur invincible chez l'étudiant.

Donc, la seconde partie de l'ouvrage – la présentation synthétique de la philosophie – s'ouvre sur une première section annonçant la nature et la division de la philosophie. Le propre du sage est d'ordonner, nous est-il opportunément rappelé, et l'ordre proposé repose sur la quadripartition des sciences qu'opère Thomas d'Aquin dans le *Commentaire de l'éthique d'Aristote* complété du *Commentaire du de trinitate de Boèce*. Il distingue les sciences spéculatives (physique, mathématiques et métaphysique), les sciences rationnelles (les branches de la logique), les sciences pratiques (éthique et politique) et les sciences productrices (les arts et techniques). Puis dans l'ordre et en quelques pages, le chapitre balaye la logique, la physique, la philosophie pratique, la métaphysique et l'histoire de la pensée.

Rien que de très traditionnel, donc, mais qui dresse déjà dans l'intelligence du lecteur, les piliers d'une architecture philosophique solidement campée. Mine de rien, si tel est vraiment l'ordre, Kant, Heidegger ou Levinas sont ipso facto démonétisés.

En philosophie, Thomas d'Aquin est aristotélicien

D'où vient dès-lors ce sentiment désagréable que quelque chose ne fonctionne pas depuis le début ? Notons déjà ce fait, qui s'intensifiera au long de la lecture : parmi les multiples et précieuses références apportées à l'appui du propos, sont pratiquement absents (sans systématisme, reconnaissons-le) tous les grands commentaires que Thomas commente sur les œuvres d'Aristote. Les 500 pages serrées de celui des *Physiques*, par exemple, reçoivent à peine plus d'attention que les 20 feuillets de l'opuscule de jeunesse sur *les Principes de la nature*. Ne restent de ce monument que l'évocation de la définition du mouvement ou du premier moteur, et quelques considérations sur le temps. Mais tout le grand mouvement de démonstration d'ensemble, d'une cohérence extrême sur les huit livres, est totalement ignoré. Autant dire que c'est l'accès à la science qui est ici prohibé, faute de voir les conclusions dans les principes. Ce résumé ne peut donner qu'une opinion anecdotique de la matière, un point de vue encyclopédique, mais pas une initiation philosophique au sens où nous l'avons définie.

Ajoutons à ce premier indice, cet autre, de vouloir opiniâtement rattacher des pans de la philosophie de Thomas d'Aquin aux stoïciens, aux néo-platoniciens, à Boèce, etc. Nous sommes devant un tabou de la néo-scholastique française, semble-t-il, Thomas d'Aquin DOIT avoir d'autres sources qu'Aristote en philosophie. Mais c'est purement artificiel, car les susnommés sont tous plus ou moins dépendants de ce dernier, particulièrement dans les passages où ils sont sollicités. En outre, l'insistance à ne mobiliser le stagirite qu'accompagné de précautions oratoires du genre « Thomas d'Aquin, d'accord sur ce point avec Aristote, pour dire ... », ou « faisant encore appel à Aristote à ce sujet, saint Thomas dit ... », comme si cette mention du philosophe grec était purement circonstancielle, ces précautions, disons-nous, sombrent dans le comique de répétition, tant elles sont réitérées à presque tous les paragraphes, suggérant sur la distance exactement l'inverse de ce dont elles voudraient prévenir. Foin donc, de fausses pudeurs, osons dire fermement qu'en philosophie, Thomas d'Aquin est aristotélicien. Exclusivement ! À nouveau, l'intelligence du disciple en sera conduite à un principe commun évident, pour la bonne fin de sa science.

L'information ne fait pas l'initiation

Les auteurs poursuivent leur synthèse en cinq chapitres :

- La connaissance humaine
- L'homme, problèmes éthiques
- Aspects de la pensée politique
- Ontologie, métaphysique, théologie
- Croyance, science théologie

L'ordre annoncé est parlant de lui-même : Nous baignons dans un état d'esprit moderne. Le même qu'Aristote reprochait déjà à Socrate. Désespérant de pouvoir dire un mot sur l'Univers et sur la place de l'homme, le philosophe d'aujourd'hui s'enferme au château des relations de l'humain à lui-même (la connaissance), aux autres hommes (l'éthique et la politique), et à Dieu (métaphysique, théologie, croyance). C'est Descartes dans son poêle. Pas une ligne sur la nature de la démonstration, de la science et des sciences, d'un côté, ni sur l'ordre de l'Univers et du vivant, de l'autre. Rien n'est davantage antithomiste.

Ceci ne contredit d'ailleurs pas les réelles qualités d'information qui sont données dans ces passages, lesquelles relèvent très souvent, par contre, du guide savant pour lecteur confirmé (et pas même pour initié). Car il faut avoir déjà entendu parler de l'intellect agent ou de la substance séparée, par exemple et entre autre, pour prétendre suivre le fil. Mais nous voulons seulement signaler que l'ordre est manqué, que les conclusions ne peuvent être vues dans leurs principes, qu'en conséquence l'accès à la science est obéré et que l'impétrant ne recevra qu'une opinion (riche), mais pas une initiation philosophique.

Les effets sont cependant immédiats, car Aristote nous prévient qu'un mauvais point de départ conduit rapidement à des catastrophes ; si le passage sur la connaissance conserve un grand intérêt, le reste ne suit pas.

Il y a d'abord comme une dichotomie entre éthique et politique, tout à fait conforme à l'esprit moderne mais aux antipodes de la pensée d'Aristote et de Thomas d'Aquin, chez qui la politique est l'alpha et l'oméga de l'éthique. Les notions d'amitié et de bien commun, qui sont les principes explicatifs premiers et universels de l'ensemble, sont totalement évacuées ou dévaluées. L'erreur est ancienne et partagée, même par de nombreux thomistes. Ainsi, des réflexes théologiques se sont implicitement imposés en lieu et place de l'éthique naturelle. Un des effets pervers fut de fausser la relation entre éthique et politique, pour faire de cette dernière une sorte d'appendice de la première dans les situations où l'on est plusieurs. Le bien commun devient désormais une instance au service de la personne, et non plus le véritable bonheur suprême de chaque être humain. Là encore, on ne peut que déplorer l'oubli des commentaires, où tout est clairement expliqué. Exit à nouveau la science et de ce fait, l'initiation, même si demeure, redisons-le, une substantielle information.

Mais c'est avec les chapitres sur la métaphysique et la théologie que tout s'enfonce dans les sables mouvants. N'ayant pas compris le développement organique des *Physiques*, on ne peut comprendre celui des *Métaphysiques*, qui en est l'analogie. Et cette fois, on demeure stupéfait de constater que le *Commentaire des métaphysiques* de Thomas d'Aquin est le banni parmi les bannis (il n'est même pas, nous le redisons, parmi les treize titres principaux pour initier à la philosophie de Thomas d'Aquin !). Les auteurs se dispersent dans des thèmes épars et sans unité, comme l'étant (première notion dans l'intelligence, au "*De Ente et Essentia*"), les catégories (premier sujet de la *Logique*), les transcendants (*Question disputée sur la vérité*), les preuves de l'existence de Dieu (*Somme théologique*). S'en dégage un sentiment de patchwork, de kaléidoscope, et pourquoi ne pas le dire, de bricolage. Que reste-t-il de la science de l'être en tant qu'être et de ses propriétés ??? Derechef, pas de principe, donc pas de conclusion, donc pas d'initiation philosophique. Juste des données historiques accessoires.

La philosophie n'est pas la théologie

Nous ne pouvons cependant ignorer qu'à propos de métaphysique, les auteurs nous proposent les cinq voies d'accès à l'existence de Dieu, au début de la *Somme théologique*, et singulièrement la première. Nous nous heurtons à la très grave question des distinctions et relations entre philosophie et théologie. Pourtant, à parler brutalement, ce débat ne devrait pas relever d'un ouvrage de philosophie, mais demeurer une préoccupation exclusivement théologique. Sur le principe, donc, cette étude ne devrait pas avoir de place dans notre guide.

Mais bien évidemment, il se trouve que, par ailleurs, Thomas d'Aquin est d'abord et avant tout théologien. Le docteur commun de l'Église catholique ! Admettons donc qu'il ait pu paraître nécessaire d'entreprendre une telle confrontation dans un ouvrage dont il est le centre d'intérêt. Pourtant, le risque de confusion des ordres est plus lourd encore ici qu'ailleurs. Avec à la clef, diverses attitudes comme la confusion dans une théologo-philosophie ou une philosopho-théologie, fréquente notamment chez des penseurs chrétiens contemporains (Michel Henry, René Girard, ...), ou bien une théologie toisée par la raison naturelle, où ce qui reste de mystère n'est que la mesure de l'ignorance humaine ; une sorte de rationalisme théologal.

Sur la différence de méthodes – leur antinomie, devrions nous dire plus précisément – nous disposons heureusement d'une tranche de vie emblématique de Thomas d'Aquin. À l'aube de son deuxième séjour à Paris, le docteur, pour les besoins de son grand-œuvre, la *Somme théologique*, étudia la question de l'âme. Et il le fit par quatre voies différentes : un chemin strictement philosophique avec le *Commentaire du traité de l'âme* d'Aristote, un chemin dialectique et théologique avec la *Question disputée sur l'âme*, un chemin polémique et réfutatif avec le *Traité de l'unité de l'intellect*, et enfin, un chemin pédagogique et théologique, à partir de la question 75 de la Prima pars de la *Somme théologique*. C'est un moment unique où Thomas aborde une question de tous les points de vue possibles, avec à chaque fois un strict respect des modes de procéder adéquats et une claire conscience des limites, notamment en philosophie.

Or, au prologue de cette question 75, il écrit : « *La nature humaine est du domaine du théologien, en ce qui concerne l'âme; le corps ne l'intéresse que dans son rapport avec elle. On commencera donc par l'âme, et puisque les substances spirituelles possèdent, selon Denys, essence, pouvoir et activité, on examinera les questions relatives: 1° à l'essence de l'âme; 2° à son pouvoir, c'est-à-dire à ses puissances; 3° à son opération.* ». Mais cet ordre est exactement l'inverse – terme à terme – de celui qu'il préconise, dans le commentaire philosophique : « *Il faut, dans la connaissance de l'âme, partir de l'extérieur, de sorte que l'objet nous conduit à la connaissance de l'acte, l'acte à la puissance, et la puissance à l'essence de l'âme* » (*Commentaire du traité de l'âme*, Livre 2, ch. 6). Il est inconcevable que cette opposition soit fortuite. Bien au contraire, c'est un enseignement de première importance sur la méthode en l'une et l'autre discipline. Si nous traitons de l'âme en philosophie, mais sur un mode théologique, ou l'inverse, nous stérilisons définitivement la fécondité intellectuelle.

Cet avertissement devra donc vibrer en permanence, à chaque fois que nous voudrions dégager une philosophie des œuvres théologiques de Thomas. Matériellement, nous retrouverons les mêmes sujets, certes, mais formellement, nous sommes dans deux univers diamétralement distants. Combien ont sombré, notamment

dans la lecture du *Contra gentes*, où pourtant Thomas prévient dès l'ouverture : il prend la philosophie par les conclusions les plus élevées, et qu'on n'espère surtout pas y trouver une initiation. Or la quasi-totalité des références de notre guide provient d'ouvrages théologiques de Thomas d'Aquin, sans que jamais des précautions de compréhension ne soient émises. Nous subodorons que la pensée des auteurs n'est pas explicite à cet endroit.

Par exemple, le guide rattache la première preuve théologique au livre VIII des *Physiques*. C'est exact, certes, mais notoirement insuffisant, car c'est tout l'ouvrage dans son entièreté, qui est convié pour cette preuve. Ce huitième Livre n'est lui-même qu'une conclusion, incompréhensible sans les précédents. Et notamment, sans ce difficile Livre VI où Aristote répond à Zénon que le mouvement a vraiment commencé, nonobstant le bien-fondé de l'éléate à affirmer l'impossibilité d'en donner le point de départ. Il se déroule pourtant concrètement dans un sujet donné, en une phase donnée et pour un temps donné, dans la totale continuité qui fait son unité. Or ceci n'est précisément possible que si le mobile n'est pas à lui-même sa propre cause, mais reçoit sa motion d'un agent universel. L'hypothèse d'un auto-moteur par soi ruinerait, en effet, l'argumentation finale. Le cœur du moyen terme de la démonstration se trouve donc dans ces passages du sixième livre. Si on ne le voit, on croit comprendre, mais on passe à côté de l'essentiel. Toute la physique d'Aristote est à saisir pour appréhender la première voie, toute sa métaphysique, pour les troisième et quatrième. L'indicible génie de notre théologien est précisément à cette hauteur : il concentre en quelques arguments, les quarante ans de vie intellectuelle du plus grand génie philosophique de l'antiquité. Et sans cette maîtrise de tout Aristote, la première voie de Thomas n'est qu'une peinture en trompe l'œil sur un mur de brique.

Doctrina sacra

La philosophie n'est pas la théologie. Étymologiquement, théologie veut dire "science de Dieu", dans ses deux acceptions hiérarchisées : 1° "Science que Dieu possède de Lui-même, son Verbe", et 2° "science que l'homme peut avoir de Dieu". Mais entre les deux s'opère un va et vient. Pour Aristote, la métaphysique "est" la science de Dieu par excellence ; les capacités intellectuelles humaines ne peuvent qu'y tendre, mais Dieu seul peut la dominer. La théologie métaphysique sera donc l'effort naturel jamais achevé, d'ascension de l'homme vers Dieu. Mais il existe aussi, par Charité divine, un mode descendant : l'enseignement révélé par Dieu aux hommes sur Lui-même. Nous avons nommé l'Écriture Sainte ou encore la "Sacra Doctrina". Cet enseignement divin devient à son tour sujet d'étude d'une science, non plus naturelle mais surnaturelle, de l'homme sur Dieu, que l'on nomme habituellement théologie.

Saint Thomas est on ne peut plus explicite à ce sujet dès le début de la *Somme*. La théologie révélée, qui repose

sur la foi, consiste à approfondir ce que Dieu nous dit de Lui-même et de notre salut par Sa Doctrine sacrée. Aussi ne comprenons nous pas ce contresens majeur et répandu, qui consiste à identifier la doctrine sacrée au travail du théologien, en faisant de la première question de la *Somme* une sorte de traité méthodologique en théologie. Rien n'est plus faux ! La question I ne donne pas la méthode, mais la matière de cette science, son sujet d'étude, ce sur quoi elle porte. La "sacra doctrina" est à la théologie ce que le monde extérieur est à la philosophie : son champ d'investigation. Dès qu'un argument s'appuie sur un verset de la Bible, il est surnaturel, dès qu'il se fonde sur une réalité extérieure, il est naturel. Lorsque l'ensemble d'un raisonnement est mixte, si la preuve principale est révélée, l'ensemble relève entièrement de la théologie, si la preuve principale est naturelle, l'ensemble conserve un caractère mixte, comme souvent dans les *Questions disputées* ; mais une argumentation n'est JAMAIS proprement philosophique, dès qu'une seule proposition, même secondaire, est issue de l'Écriture Sainte.

Ici, l'erreur est mortelle. Si l'on identifie sacra doctrina et théologie, on fait disparaître le sujet matériel de cette dernière. Sur quoi portera-telle désormais ? La différence de sujet entre théologie révélée et métaphysique s'évapore et nous aboutissons de nouveau à une sorte de discipline mixte que nous avons baptisée philosopho-théologie ou théologo-philosophie. Un autre exemple de ce résultat pourrait être, par certains côtés, le maître livre de Gilson : "le Thomisme". Également ce que l'on a appelé "philosophie chrétienne", où la confusion des genres est une gêne permanente pour l'intelligence. Encore une fois, si, dans ce guide, les informations factuelles ne laissent pas d'être précieuses, la vision de l'ordre est tordue et la science comme l'initiation s'en trouvent avortées.

Œuvres majeures ?

La troisième partie présente cursivement treize œuvres proposées comme majeures pour initier à la philosophie :

- *De ente et essentia*
- *Q.D. de veritate*
- *Super Boetium de trinitate*
- *Summa contra gentiles*
- *Expositio super Job*
- *Q.D. de potentia*
- *Summa theologiæ*
- *De regimine principum*
- *Q.D. de malo*
- *Sententia super physicam*
- *De unitate intellectus*
- *Expositio libri peryermeneias*
- *De substantiis separatis*

Ce choix déstabilise qui veut comprendre, car aucun préambule ne le justifie. Seuls deux commentaires aristotéliens sont recensés. Il est absolument inintelligible que le *Commentaire des Métaphysiques* ne soit pas même nommé. Non moins étonnant, que les

commentaires des traités naturels et biologiques soient ignorés. Particulièrement, le précieux *Commentaire du traité de l'âme*. Il est tout aussi inexplicable que le *Perymeneias* soit présent, mais sans le *Commentaire des Seconds Analytiques*, qui le suit immédiatement. Comment entreprendre une initiation à la philosophie en faisant l'impasse sur ces œuvres cruciales ? Cela, nous l'ignorons ! Pour les raisons que nous avons dites sur le risque mortel de confusion des genres, nous ne nous expliquons pas davantage la profusion d'œuvres théologiques ou mixtes dans cette liste. Pour parler clair, nous avons le sentiment que cette partie a été rajoutée par raccroc pour étoffer le guide, mais répondait très certainement au départ à une tout autre intention.

Avant de conclure, nous n'avons rien dit de la première partie biographique, car il n'y avait pas grand-chose à commenter. Pourtant, le père Oliva, président de la prestigieuse Commission Léonine, y affirme par deux fois que le *Commentaire des Seconds Analytiques* est demeuré inachevé. Il contredit ainsi ouvertement la conclusion explicite du père R.A. Gauthier, éditeur critique de ce texte pour la même Léonine. S'il dispose d'informations nouvelles depuis la publication de 1989, il eut été judicieux de les développer au moins en une note.

Conclusion

Notre message est somme toute assez simple : la philosophie n'est pas affaire d'érudition mais de bonnes pratiques dès la naissance. Car l'enjeu n'est pas tant de tout savoir, mais d'avancer en évaluant à chaque pas la certitude des connaissances acquises. Or cette mesure est intrinsèquement dépendante du respect des procédés intellectuels adéquats, qui garantissent la frontière entre science et opinion. Disons le donc franchement, la véritable formation à la philosophie s'acquiert dans les commentaires des œuvres d'Aristote. Uniquement ! Car là sont développées les méthodes. Que sert au philosophe de posséder tout Thomas, s'il vient à perdre son âme ?

Reconnaissons cependant qu'un guide, un dictionnaire, un index, sont des outils indispensables au savoir encyclopédique. S'ils ne peuvent initier à quoi que ce soit, ils sont cependant fort utiles au professionnel. De ce point de vue, l'ouvrage mérite bien cette appellation de guide, par le foisonnement de références judicieuses. Évite-t-il, cependant, les deux derniers écueils avec lesquels nous avons commencé notre note ?

Guy Delaporte – 15 décembre 2009